

Elena, Simone, Marie, Nadia

Laurie Bédard

Numéro 117, automne 2017

Frissons
Shivers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86429ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)
1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bédard, L. (2017). Elena, Simone, Marie, Nadia. *Espace*, (117), 14–15.

Elena

La journée est finie. Je trace un trait dessus. De peine, j'arrive à me convaincre; descendre dans ce tunnel, prendre un wagon, rentrer. Je reste figée quelques minutes devant l'escalier roulant. Des inconnus me bousculent. On me regarde de travers. La lumière m'aveugle. Je cherche à disparaître. Ce sont des rats. Des loups. Des monstres marins. Ils gravissent et s'enfoncent dans ce trou. Des fourmis au travail. Mes pieds se plantent dans le béton du plancher. Je suis un arbre de plastique. Mes poings serrent quelque chose. Mon souffle est mince on ne me remarque plus. Je suis invisible, incolore, inodore. Je ne suis même pas ici. J'ai emprunté un chemin invisible. Ça. Je ne sais plus comment revenir. Les muscles dans mon ventre se contractent. Je pourrais courir et, tous, ils tomberaient sous le choc. N'auraient pas le temps de me mordre. De s'agripper à moi. De m'avalier entière. J'entends leur bourdonnement qui monte. Ou c'est ma tête qui gronde? Je glisse un doigt dans mon oreille. J'entends le sang circuler dans mes veines à grands coups. Ça. Ça débute. Dans le bas de mon dos je le sens. Ça monte. Ça s'évapore hors de mon ventre. Ce sont des mains, glacées, qui s'agrippent à mon dos. Ça. Le grognement. Dans les haut-parleurs des chiens jappent. Ça s'étend jusque sur mes épaules. Je suis secouée par une force. Ça. Ma bouche s'ouvre. Ma langue tombe. La vague passe. Les larmes sur mes joues sont déjà sèches. J'émerge.

Simone

Le jour s'est vidé. Maintenant, il fait clair-obscur. La lumière me frappe plus fort il me semble. Je n'ai vu passer le soleil qu'à travers les rideaux. Je suis restée couchée. Il passe parfois encore des gens. Mes proches surtout. Des vieux amis qui viennent dire au revoir. On pleure un peu. Je profite des sourires qui planent au-dessus de ma tête pour m'y réchauffer. Je m'accroche aux commissures des lèvres de mes enfants comme on s'accroche à une mère. Il fait de plus en plus froid ici. C'est peut-être l'hiver. Je ne sors plus tellement; à quoi bon? La journée a été plus longue que les autres. J'ai senti quelque chose se jouer. J'étais un marathon. Les plaines dans mon ventre tempêtaient. Quelque chose s'est brisé. On dirait qu'on m'a ouvert, qu'on m'invite. J'étais à bout de souffle. J'étais une épreuve d'athlétisme. Je suis trop vieille pour ça. Je suis faite pour le corps tranquille, le corps fatigué. Je suis seule à présent et j'ai peur. Je me passe et me repasse en revue. Je m'évalue. Il faudrait bien que quelqu'un me retienne. Qu'on m'amène du regard. Qu'on serre ma main. Je suis fatiguée. Tiens, on est venu prendre mes doigts. On me parle. Ces yeux sont doux, je les connais. Ces larmes sont bonnes, je les goûte. Quelque chose d'humide vient caresser ma bouche. J'ai soif. J'arrive à entrouvrir les yeux. Un visage familier me recueille, m'embrasse. Je sens les dernières secousses de ma vie s'enfuir le long de mes bras.

Marie

Les derniers rayons éclairent le bout de ma rue, deviennent roses, jaunes, orangés, pour se fondre au bleu, qui se durcit. Un arc-en-ciel, je me dis. Ma gorgée de vin blanc se perd dans l'odeur des arbres qui frôlent mon balcon. Même la cigarette qui se consume dans le cendrier sent bon. Elle revient pour l'aspirer. La porte moustiquaire claque derrière son passage. Un son d'été, de roulotte, de chaleur : je suis nostalgique. Elle dit qu'elle aime les soirs d'air chaud. Que la lourdeur de l'humidité l'amène à la limite de la folie. Je regarde le calendrier lunaire sur mon téléphone. Pleine lune : je savais. Un coup de vent tiède vient lécher nos jambes. Elle finit son verre d'un grand trait. Sur sa peau. Sa main sur ma cuisse vient refermer toutes les plaies. Sur sa peau ça commence. Elle approche sa tête de mon épaule. J'ai du mal à respirer. Est-ce qu'il fait trop chaud ? Mes mains sont chaudes et stupides et mouillées. Et pourtant sur sa peau. Je me force à prendre une gorgée. Je regarde au nord de la rue.

Le soleil est mort. Sur sa peau, des picots. La chair de poule.

Nadia

Je ne peux pas croire que ce soir soit le dernier. Pourtant le soleil est encore proche. Comme s'il pouvait me sauver. Je ne peux pas croire que ce soit ce soir. Pas ici. Pas si jeune. Pas maintenant. Je n'ai rien décidé. J'ai acquiescé. Pourtant oui, il approche avec sa main vieille, avec, entre ses empreintes digitales, toute la saleté. Je suis dégoutée mais je souris. Enfin j'esquisse l'imitation d'un sourire. J'essaie de ne pas faire honte à ma famille. J'essaie de sauver ce qu'il reste de nos peaux. Sa main, vieille. Une drôle de vague me chatouille la cuisse. Je ne la connais pas. Il semble heureux. Ma mère fuit mon regard. Ma grande sœur est là. Elle a tout l'amour du monde dans sa bouche. Je reconstruis mon visage de fortune. Sa main agrippe ma cuisse. Tout mon corps tremble. Je ne sais plus vers qui tourner mon visage. Je veux que les invités restent. Je veux garder cette robe blanche pour toujours. Je ne veux pas vieillir. Non, jamais.

Laurie Bédard

Née à Laurier-Station en 1987, **Laurie Bédard** a étudié la littérature française à l'Université de Montréal. Elle est l'auteure de *Ronde de nuit*, paru au Quartanier en 2016. Elle vit à Montréal.